

Devenir psychothérapeute d'enfants aujourd'hui.

Dialogue avec Florence Guignard



Textes des intervenants des tables rondes du dimanche 22 septembre.

Florence Guignard, qui a créé la SEPEA avec Annie Anzieu, transmet depuis plus de 30 ans à des thérapeutes d'enfants et d'adolescents une capacité "d'apprendre de l'expérience", quelle qu'elle soit, et de soutenir leurs mouvements de rêverie et de transformation dans la rencontre unique et singulière qu'ils font avec leurs patients.

Elle partage son expérience avec le public et avec T. Flores (Lisbonne - NPP, SEPEA), L. Rodriguez de la Sierra (Londres - SBP, SEPEA), T. Rühl-Obermayer (Berlin -DGPT), H. Suarez-Labat (Paris - SPP, SEPEA), Carine Bouché Margot (IDF), Delphine Lodovici (Rouen).

F. Guignard_____	Page 2
T. Rühl-Obermayer_____	Page 9
T. Flores_____	Page 12
C. Bouché Margot_____	Page 14
L. Rodriguez de la Sierra_____	Page 17
H. Suarez-Labat_____	Page 19
D. Lodovici_____	Page 23

Introduction aux tables rondes du dimanche 22 septembre 2024 à la SEPEA.

Florence Guignard

Le titre de notre week-end SEPEA « **Devenir psychothérapeute d'enfants aujourd'hui** » pourrait tout aussi bien être utilisé par des tenants de la psychothérapie comportementale, ou de la méthode EMDR (eye movement desensitization and reprocessing), ou d'autres encore.

Or, c'est notre spécificité qui constitue notre raison même d'exister. En ce trentième anniversaire de notre SEPEA, je voudrais rappeler que cette spécificité se résume en trois points :

- **La SEPEA est une Société composée de psychanalystes ayant acquis les compétences requises pour soigner des enfants et des adolescents.** Elle s'intéresse au fonctionnement inconscient du psychisme de l'enfant et aux possibilités de *transformer* sa souffrance psychique en énergie dynamisante pour reprendre son développement et son interaction créatrice avec un environnement social dont il est encore l'objet plus ou moins passif, mais dont il deviendra chaque jour davantage le sujet transformateur.

- La SEPEA propose à tous les professionnels de la santé mentale ayant une expérience personnelle de la cure analytique des activités de formation pour leur activité clinique – écoute assistée individuelle ou en petit groupe, ainsi qu'un approfondissement de leur réflexion à partir des fondamentaux de la métapsychologie psychanalytique.

- D'un point de vue méthodologique, elle considère que l'on fait davantage avancer les découvertes thérapeutiques en se posant des questions, plutôt qu'en utilisant des catégorisations prêtes-à-porter et en se confortant avec des assertions statistiques, souvent dépourvues de toute méthode scientifique, pour approcher un problème.

C'est pourquoi, avant de répondre aux questions que vont me poser mes chers collègues des deux Tables Rondes de ce matin, j'ai souhaité introduire la discussion en posant quelques-unes de mes propres questions. Celles-ci sont issues de mon expérience professionnelle et je vous prie d'avance d'excuser cette auto-référence.

J'avais 21 ans lorsque, un diplôme de psychologie clinique en poche, je fus engagée comme stagiaire psychologue par le « **service d'observation des écoles** » de la République et Canton de Genève. Pendant 6 mois, j'ai fait passer des tests d'intelligence et des tests projectifs à une quantité d'enfants et d'adolescents. Pour chaque enfant, je rédigeais ensuite un rapport qui, joint à celui du psychiatre, était envoyé à l'école où se trouvait l'enfant. Le contact avec les enseignants, les éducateurs et les parents était maintenu tout au long du suivi ultérieur.

J'avais 22 ans lorsqu'un deuxième poste de psychologue y a été créé et m'a été attribué, à plein temps – 44 h par semaine. J'allais consacrer la moitié de ce temps à m'occuper d'enfants placés dans un hôpital de jour pour certains, et dans un internat spécialisé pour enfants « difficiles » pour d'autres.

C'est alors qu'on me présenta le petit Paul, 7 ans, en me disant : « cet enfant a des difficultés scolaires et comportementales, il a besoin d'une psychothérapie, vous êtes psychologue, occupez-vous en »... Je ne pouvais plus échapper à la dimension thérapeutique de la profession que j'avais choisie ; c'est alors que m'apparut l'immensité de mon ignorance...

J'avais 27 ans lorsque j'ai commencé une psychanalyse pour des raisons personnelles, à raison de 4 séances par semaine, analyse que j'ai poursuivie pendant 8 ans et demi, et

qui m'a conduite à entreprendre mon cursus de formation dans la Société Suisse de Psychanalyse.

J'avais 28 ans lorsqu'en écoutant un père et une mère qui venaient me demander de prendre leur enfant en thérapie, je pris conscience qu'ils me parlaient comme ils auraient pu le faire avec leurs propres parents – à moi qui étais plus jeune qu'eux et qui n'avais pas d'enfants... Je découvrais le **transfert des parents** lorsqu'ils nous confient leur enfant.

Je vivais dans un pays où la pédagogie était encore une tradition, puisque c'est le pays de Pestalozzi, de Jean-Jacques Rousseau, de Claparède, de Piaget – qui, je vous le rappelle, était expert auprès du Bureau International de l'Éducation – c'était donc une valeur sûre. Il a même existé une tentative de joindre la psychanalyse et la pédagogie sous le terme de « **psychagogie** » ; c'est le psychanalyste Charles Baudouin qui en fut l'auteur ; il existe toujours une Société Charles Baudouin, sise maintenant en Belgique, qui n'est pas très connue, mais qui témoigne du fait que la psychanalyse et la pédagogie peuvent être considérées comme pouvant faire bon ménage.

Première question : Qu'en est-il aujourd'hui, en Europe occidentale, du lien entre la pédagogie et la psychanalyse ?

Cette question se subdivise en plusieurs composantes, notamment :

- Notre société actuelle se fait-elle encore une quelconque représentation de ce qu'elle attend des *parents* en matière d'éducation de leurs enfants, futurs citoyens ?
- Qu'attend-on de *l'école* aujourd'hui ?
- Attend-on encore quoi que ce soit des *psychanalystes* d'enfants et d'adolescents en matière d'aide à l'éducation ?
- *In fine*, *l'éducation* est-elle encore un concept à prendre en considération ?

Question numéro 2 : ai-je été d'une quelconque utilité thérapeutique entre mes 22 ans et les débuts de ma formation analytique pour les enfants qui m'étaient adressés, qui souffraient, et pour lesquels je n'avais aucune compétence autre que livresque ? Il est bien possible que certains et certaines d'entre vous se soient retrouvés dans tout ou partie de cette description. Certes, près de 70 ans ont passé depuis, et pourtant, notre désarroi de débutants est toujours le même.

Autant vous l'avouer tout de suite : je ne suis pas fière des compétences thérapeutiques dont j'ai fait montre durant ces quelques années. J'aurais tout aussi bien pu être monitrice de colonie de vacances – ce que j'étais durant mes vacances universitaires pour me faire un peu de sous – auxiliaire médicale... ou bonne sœur – si j'avais été catholique !

Pourtant, lorsque je me retourne aujourd'hui vers mes lointains débuts dans la profession, il demeure une compétence que je me reconnais, et que tout débutant psychothérapeute possède et peut cultiver quotidiennement. Nous l'avons reçue à la naissance, et elle se nomme « **l'écoute attentive** ». Résultante de notre *consensualité*, à la recherche des *conjonctions constantes*, selon Bion, cette écoute attentive conjugue une *fine observation visuelle* des mouvements et de la posture de l'enfant avec une *écoute intuitive sensible*, captant également les *mouvements émotionnels* qui circulent dans le champ analytique, *supportant de ne pouvoir toujours en repérer l'origine* – chez le patient ? chez l'analyste ? – et surtout, acceptant de *contenir en soi ce précieux matériau*, de le remâcher, de le ruminer pour essayer d'en tirer *quelque chose*... quelque chose qui

surgirait – peut-être demain, ou dans plusieurs mois, ou jamais – chez l'un ou chez l'autre des protagonistes dans le champ analytique.

Aucune activité psychanalytique ne peut exister sans cette écoute attentive, et si elle est aussi, évidemment, très recommandable chez les éducateurs et rééducateurs, c'est parce qu'elle oriente leur action vers l'observation de **la relation** qui se déroule entre eux et les enfants dont ils ont la charge.

Qu'elle ait été éveillée par la **capacité de rêverie** de notre mère ou que nous l'ayons acquise plus tard, c'est cette **écoute attentive** qui nous permet de nous « **prendre au jeu** » de la relation analytique, comme l'a écrit notre chère et regrettée Marta Badoni.

Lorsqu'on m'a confié le petit Paul, j'étais bien incapable de comprendre, encore moins d'interpréter les composantes de sa souffrance ; si j'ai joué le moindre rôle dans le fait qu'il a commencé à aller mieux, c'est mon écoute attentive qui l'a rempli.

Tout au long de ma carrière j'ai plaidé en faveur du repérage et du développement de l'écoute attentive comme étant l'outil de base du psychanalyste. J'ai aussi eu des retours et des témoignages dans ce sens ; par exemple, cette petite fille à qui une jeune collègue proposait de revenir la voir après une première consultation, pour parler ensemble d'une perspective de psychothérapie, lui précisant qu'elle était libre de refuser, et qui lui a répondu : « Ah oui, je reviendrai ! personne ne m'a jamais **écoutée comme ça !** »

Quand vous êtes avec un enfant, même – et surtout – s'il met le bazar dans votre bureau, asseyez-vous dans votre tête et écoutez l'enfant. Écoutez ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas, le ton qu'il prend pour s'adresser à vous ou, au contraire, pour feindre d'ignorer votre présence ; écoutez-vous aussi : écoutez ce que vous lui dites, ce que vous ne lui dites pas, ce que vous voudriez lui dire sans y parvenir ou sans qu'il vous laisse parler ; écoutez votre détresse de ne pas comprendre, écoutez votre impuissance, écoutez votre irritation éventuelle contre l'enfant, contre ses parents, contre son absence de parents... Après la séance, restez encore un moment assis dans votre tête ; demandez-vous pourquoi vous vous sentez si triste, ou tellement en colère contre la mère ou le père de cet enfant ; ou pourquoi vous ressentez cette mère tellement froide ou ce père tellement absent, pourquoi cela prend tout à coup une telle intensité dans votre éprouvé à propos de l'enfant. C'est cela qui est important dans ce moment de votre réflexion, et non la réponse dans le réel. Même – et surtout – si vous voulez, ou devez, intervenir directement ou indirectement dans la réalité, n'évitez jamais ce moment suspendu, où vous acceptez de ne pas savoir. Dans le cas contraire, soyez certains que toute réponse que vous donnerez sera défensive, au mieux à courte vue, au pire, totalement erronée. Une réponse, ça doit mijoter pendant un temps très long, qui proposera un jour un concentré de « *faits choisis* » (Bion encore) ou qui, parfois, disparaîtra dans une évaporation totale. Et si vous souffrez trop de cette situation, peut-être jugerez-vous que c'est le moment, pour vous, de rechercher une écoute assistée, voire de reprendre une « tranche » de travail analytique personnel. Ainsi, la question aura joué son rôle, permettant à votre propre Infantile d'exprimer sa souffrance, sa jalousie, son envie... que sais-je, à l'égard de cet enfant dont on s'occupe, dont **vous** vous occupez. Peut-être alors – je poursuis mon scénario fiction – aurez-vous ainsi rejoint un vécu analogue et très refoulé de l'un des deux parents de l'enfant que vous soignez – ou d'un autre membre de sa famille... ou de vous-même. Ne vous éloignez jamais de l'humain, il vous rattrapera toujours au moment le plus inattendu, parfois le plus douloureux... Surtout, ne vous découragez jamais : les enfants et les adolescents ont un immense besoin de vous ; continuez à travailler et à vous former quotidiennement.

Question numéro 3 : la technique psychanalytique, ça s'apprend ?

Dans les arts comme dans les sciences, la technique, vous le savez, est un moyen, et non un but en soi. Il vous est peut-être arrivé d'écouter une œuvre musicale, *exécutée* – et je pèse mes mots – avec une technique parfaite, puis de vous demander, tandis que résonnait la note ultime, où était passée l'âme du compositeur...

Il en est de même lorsqu'on soigne l'être humain. La psychanalyse est, selon moi, la technique la plus aboutie pour soigner le psychisme. La technique analytique est artisanale – pas industrielle – et elle requiert un patient apprentissage, jamais totalement abouti. Il peut arriver, parfois, qu'un artisan devienne un artiste ; il ne sera jamais un technicien. C'est dire que nul ne pourra jamais reproduire sa « patte », seulement le *copier* – seule compétence à la portée de l'Intelligence Artificielle... Or, il y a un monde de différence entre *copier un soignant* et *assumer d'en être un*. Un cran au-dessus de la copie servile, on trouve un processus humain universel : *l'imitation*. Celle-ci peut – ou non – constituer un premier pas vers l'identification à nos aînés, mais il en faut beaucoup d'autres – la curiosité, le goût de la recherche, le courage de ne pas bêler avec les moutons, ni hurler avec les loups, surtout lorsqu'on est en plein brouillard parce qu'on n'y comprend plus rien. Mais plutôt rester à l'écoute de ce présent que nous apporte chaque patient, grâce et avec lequel nous avons l'occasion, unique à chaque séance, de progresser, d'affiner notre compréhension, de découvrir de nouveaux aspects de la vie, de l'autre et de nous-même.

Nous vivons dans un monde où la dernière tendance à la mode consiste à revenir au vieux canevas positiviste du XIXe siècle qui confond *l'évidence* avec la *vérité*, ce qui revient à mettre tous nos espoirs dans la possibilité de réduire l'être humain à ses fonctions physiologiques et socio-économiques. Avec la mondialisation et l'avènement de l'IA, les progrès du fonctionnement technique de l'humanité sont devenus immenses, et incroyablement utiles dans toutes sortes de domaines. Mais toute médaille a son revers. Le revers de la réussite, c'est *l'hubris*, **l'arrogance**. Et quand *l'hubris* s'en mêle, c'est le commencement de la fin : la plus sophistiquée des organisations se dérègle, et produit alors des caricatures terrifiantes des performances qu'elle avait accomplies, convoquant les vieux démons de notre espèce que sont la perversion narcissique, l'envie, la calomnie et le meurtre.

Question numéro 4 : Qu'en est-il de la nosographie aujourd'hui ?

L'hubris a une conséquence directe sur la politique sanitaire et éducative de tout gouvernement, fût-il républicain et démocratique en théorie : sitôt que l'on considère les soins et l'éducation sous l'angle de leur rentabilité, on privilégie le visible et le superficiel, à l'invisible et à l'essentiel ; on investit davantage dans la recherche *technique* et moins dans la recherche *scientifique*, encore moins dans la recherche *fondamentale*. Dans le domaine éducatif, on fabrique un modèle de *norme* par rapport auquel toute insuffisance *quantitative* dans le rendement scolaire peut être désigné comme un *handicap* – ce qui est un mot très violent – et passible d'expériences « correctrices », dont on attend une efficacité rapide et visible. Quant au *qualitatif*, il est passé à la trappe, ainsi que toute incitation qui pourrait rendre aux enfants leur dignité en les encourageant à participer activement à l'amélioration de leurs compétences, en leur apprenant à utiliser leurs autres qualités pour y parvenir, ce qui renforcerait leur sentiment d'identité et la confiance en la vie dont ils ont tellement besoin.

Dans les années 70, nos aînés – Juan de Ajuriaguerra, Serge Lebovici, René Diatkine, Michel Soulé en tête – ont lutté contre les impératifs catégoriques¹ visant à appliquer à l'enfant la nosographie psychiatrique adulte. Ils ont privilégié l'observation *clinique* des compétences psychiques du patient, avant de se risquer à proposer un diagnostic, lequel, même provisoire, implique toujours un pronostic qui peut être terriblement réducteur pour son avenir. Hélas, on ne retrouve plus guère, dans les grilles algorithmiques d'aujourd'hui, le souci d'aiguiser le sens clinique des praticiens.

Notre société occidentale actuelle est guidée par une réaction omnipotente au joyeux désordre qui a présidé aux « 30 glorieuses » ayant suivi mai 68. Trente glorieuses au cours desquelles, soutenu par l'essor socio-économique, l'Infantile – cette chose bizarre dont j'ai souvent parlé – a pris une ampleur sociologique considérable. Peut-être fut-ce là une réaction d'instinct de vie, à la suite des deux guerres mondiales et de l'horreur indicible de la Shoah. Devenus parents, les baby-boomers ont élevé leurs propres enfants dans un Infantile-boom très attrayant pour eux narcissiquement, même si cela ne les a pas toujours aidés à développer, chez leurs enfants, une grande appétence à devenir des adultes.

Question numéro 5 : Que gagne-t-on à apprendre, puis à exercer ce métier de psychanalyste ?

Aujourd'hui, je peux résumer ainsi les constantes qui ont donné un sens à mon activité psychanalytique et de transmission de mon expérience :

- la valeur inestimable de **l'écoute attentive**, dont j'ai déjà parlé ;
- l'expérience éblouie et quotidienne de l'existence d'un **inconscient** qui gouverne de façon permanente notre être au monde, nos actions, nos relations et nos identifications ;
- l'importance primordiale d'écouter **l'Infantile** de nos patients de tous âges, et ce, avant tout au moyen des ressources de notre propre Infantile analysé ;
- une **curiosité** jamais rassasiée à observer les infinies ressources de l'être humain, au fil du temps et des générations, pour survivre, se développer, se mettre en relation avec les autres et avec soi-même, tout en s'adaptant à des circonstances, dont le niveau d'exigence est au moins aussi élevé aujourd'hui que par le passé, sinon davantage. Ma joie de vivre doit énormément à mes échanges avec les jeunes générations, et j'ai choisi le métier idéal pour cela.

Sans ma cure analytique personnelle, je ne serais pas devenue psychanalyste. Mais sans mes premiers pas hasardeux de psychothérapeute encore dépourvue d'une exploration et d'une analyse intense et prolongée de mon propre Inconscient, je n'aurais pas été aussi convaincue que travailler psychanalytiquement avec un enfant et avec un adolescent est un trésor inestimable qui vaut d'être protégé et qu'on se batte pour le maintenir vivant.

Devenue « ringarde » en mai 68, l'éducation est aussi une mal-aimée de la psychanalyse francophone, qui l'a progressivement abandonnée pour se cantonner dans des hautes sphères linguistico-conceptuelles.

Aujourd'hui, l'éducation et l'enseignement sont soumis à une pression d'autant plus éprouvante qu'elle se manifeste sur tous les fronts, parents compris. Instruits par internet, ceux-ci vous disent désormais : Voilà, j'ai un enfant qui est dyslexique – ou

¹ Kant (1785) désigne l'impératif catégorique (ou apodictique) correspond à ce qui doit être fait inconditionnellement. Il s'impose de lui-même, sans autre justification.

autiste, ou qui a un TDAH – il n’y est pour rien, c’est un handicap de son cerveau, à vous de le corriger !

Instruments d’une prétendue « inclusion » scolaire de tous les enfants – inclusion dont on ne leur donne pas les moyens – éducateurs et enseignants sont en outre une population de choix pour l’imposition gouvernementale de nouvelles normes techniques et pseudo-scientifiques, qui visent davantage à rogner sur un budget plutôt qu’à investir des fonds pour comprendre le changement de société sans précédent auquel nous devons tous faire face, afin d’aider au développement authentique de jeunes générations qui ne seront jamais la réduplication des précédentes.

Sous un choix aux apparences politiques se cache une peur viscérale du changement et, surtout, un **déni de la vie psychique**, car la dimension irrationnelle et inconsciente de celle-ci a toujours suscité la peur. C’est ainsi que la psychanalyse a passé, elle aussi, à la même trappe, privant essentiellement les jeunes générations d’un outil thérapeutique irremplaçable.

Nous, psychanalystes, ne sommes pas non plus irréprochables dans cet état de choses : nous avons laissé clamer haut et fort que la psychanalyse n’avait rien à voir avec la pédagogie, refusant de reconnaître qu’un analysant tout seul, ça n’existe pas davantage qu’un bébé tout seul – je me réfère à Winnicott. Or, il serait consternant, et surtout inquiétant, d’entendre un analysant déclarer qu’il n’a rien appris de son expérience analytique personnelle : sur lui-même, sur ses relations identificatoires et son identité ; mais aussi sur sa façon de penser, d’aimer et d’écouter le monde, toutes choses qui devraient se transformer notablement au cours de son temps de cure, revivifiées par une pulsionnalité à nouveau disponible pour son développement psychique.

Alors : une stupidité, la « psychagogie » de Charles Baudouin ? **Réflexion faite** – comme le dit Bion – peut-être pas tant que ça... C’est d’ailleurs le même Bion qui a délibérément franchi le pas dans la direction opposée, avec le titre d’un autre de ses livres-clés : **Apprendre de l’expérience**.

Question numéro 6, ultime, subsidiaire et essentielle : pourquoi ai-je placé cette introduction sous le signe d’un lien entre la psychanalyse et l’éducation ?

Parce qu’après m’être horriblement ennuyée pendant toute ma scolarité, j’ai retrouvé le **plaisir d’apprendre** – que je connaissais grâce à mon éducation musicale et à ma passion pour la lecture – lorsque j’ai commencé mes études universitaires en psychologie, avec Piaget qui nous a immédiatement immergés dans l’observation des jeunes enfants, et André Rey qui nous a associés immédiatement à sa consultation du jeudi, puis dans mon travail de psychologue dans lequel j’ai été jetée, comme on jette à l’eau les bébés que l’on qualifie de « nageurs » pour rassurer tout le monde...

Mais ce que j’aime le plus découvrir et tenter de comprendre – encore aujourd’hui, à 90 ans – ce sont les infinies ressources du petit humain dès avant sa naissance, pour mener à bien les multiples tâches qui sont les siennes : survivre, se développer, établir et cultiver des relations humaines propres à lui permettre de se faire accepter et, dans le meilleur des cas, aimer ; mais aussi, pour développer ses qualités – je préfère « qualités » à « compétences » – et pour trouver, voire se créer une place, non seulement dans la société de sa propre génération, mais aussi dans celles à venir. Et pour ce travail de découverte et de compréhension, une *écoute psychanalytique personnelle* est extrêmement précieuse : elle permet de ne jamais *fermer* une découverte par une assertion rapidement destinée à devenir obsolète. Au contraire, elle supporte

l'incertitude et favorise *l'ouverture* vers le nouveau, l'inconnu. C'est ce que le poète Byron a appelé la *capacité négative*.

Enfin, un autre de mes plaisirs vitaux réside dans l'activité de *transmission*. Peut-être parce qu'en tant que « bébé nageur » j'ai beaucoup barboté avant d'acquérir ma technique, voire mon style, et que j'y ai acquis le plaisir de transmettre.

C'est ce plaisir, partagé avec Annie Anzieu, qui nous a enhardies à créer, d'abord l'APE en 1984, puis la SEPEA en 1994. Il m'est précieux de penser que ces associations sont nées d'un refus de nos sociétés psychanalytiques d'appartenance – APF et SPP – d'intégrer dans leur cursus la formation en psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent. « **Making the best of a bad job** » disait Bion – encore lui !

Nos week-ends de travail ne sont que la page de couverture de notre ouvrage.

Nous avons aussi favorisé chez nos membres des activités d'écoute assistée, la tenue de séminaires théoriques et cliniques ; nous avons organisé des « Journées des Membres de la SEPEA » pour nous retrouver et faire le point sur mille et un sujets de notre belle profession, nous avons créé une collection de livres SEPEA qui, malgré la terrible crise éditoriale, a connu de bien beaux jours, notamment grâce aux compétences et à la détermination de notre cher ami Sesto Passone – un de nos anciens Présidents – auquel nous devons, entre autres, la publication en 2014 du livre « Psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent. État des lieux et perspectives » pour les 20 ans de la SEPEA, ainsi que le livre lumineux d'hommage à Annie Anzieu : « Annie Anzieu, psychanalyste de l'enfance », paru en 2022.

Simultanément, la SEPEA s'est également développée dans un autre domaine : ardemment voulue et présente dès son énoncé, sa dimension européenne ne cesse de croître, ce qui nous permet de poursuivre nos échanges théoriques et cliniques avec de nombreux collègues et amis, élargissant ainsi notre champ de vision dans un domaine qui, au fil des ans et avec chaque génération, nous propose de nouveaux objets de réflexion et de nouvelles perspectives thérapeutiques à créer à partir de notre identité de psychanalystes.

En ce 21^e siècle, l'organisation sociétale occidentale est considérablement mise à mal, car le génie de l'être humain ne s'enferme pas dans des algorithmes, non plus que ses relations émotionnelles, ni l'exercice de sa pensée véritable. La SEPEA est aujourd'hui un **outil pédagogique de transmission de l'art de la psychanalyse dans le champ du soin de l'enfant et de son environnement**. C'est aussi un **champ de tissage intergénérationnel entre praticiens**, tissage sans lequel toute société humaine est appelée à disparaître.

Je pense que ni le petit Paul, ni sa psychologue maladroite de 22 ans n'auraient imaginé une aussi belle aventure... Peut-être certains d'entre vous se retrouveront-ils à un point ou un autre de cette brève évocation de ma trajectoire de vie ?

En guise de non-conclusion, je vous propose ce merveilleux dessin de mon compatriote, le talentueux dessinateur CHAPATTE, comme contrepoint à mon éloge de la capacité négative.

Chandolin, 21 septembre 2024

Table ronde SEPEA 22 09 2024
Teresia Rühl-Obermayer

Le thème de ce week-end de travail est : « **Devenir psychothérapeute d'enfants aujourd'hui** ». Je voudrais personnaliser le titre et le modifier en « Comment je suis devenue une meilleure psychothérapeute d'enfants et d'adultes ? » Ou plutôt, avec Winnicott, une psychothérapeute « suffisamment bonne » ? Qui m'a aidée, qui a tracé mon chemin ? Aujourd'hui quand je travaille avec des jeunes (psychologues, médecins, sociaux-pédagogues, éducateurs/éducatrices) qui veulent devenir psychothérapeutes d'enfants, quand je parle avec eux dans des séminaires, en supervision ou pendant des cours d'observation (selon le curriculum de la Tavistock), j'ai l'impression de transmettre mon savoir autrement qu'il y a 20 ans. J'ai l'impression d'avoir reçu quelque chose en cadeau. Et je voudrais exprimer ma reconnaissance et dire merci à la SEPEA, aux week-ends de travail que j'ai pu suivre régulièrement à partir de 2000 (je ne suis pas sûre de la date). Merci pour toutes ces conférences, tous ces cas cliniques émouvants, riches, et instructifs. J'ai beaucoup appris, j'ai beaucoup lu. Mais l'essentiel était ailleurs. J'ai fait une rencontre décisive. J'ai rencontré Florence Guignard.

Quand Freud se pose la question de savoir quand est-ce qu'il convient d'appeler quelqu'un un « grand homme ? » il admet « qu'il n'est pas tout à fait aisé de répondre à cette question » (GW XVI, p. 214 ff). Qui est cette personnalité exceptionnelle à laquelle nous ajoutons le mot « grand » ? Freud éprouve de la difficulté, il ne trouve pas la réponse, il tergiverse, il discute, il remplit plusieurs pages. Et à la fin il dit « ce n'est pas l'essence du grand homme qui nous intéresse mais la question de savoir par quels moyens il agit sur ses *Nebenmenschen* ». C'est le « *Nebenmensch* », ce mot difficile à traduire, qui compte, l'être humain d'à côté, celui dont nous nous sentons proches et qui vient soulager la détresse de l'enfant (Esquisse, Freud 1895).

C'était son travail créatif avec les concepts les plus importants de Sigmund Freud et de ses élèves et leur transmission dans notre siècle, qui m'ont attirée. C'étaient ses idées sur leur développement, leur enrichissement mais aussi leur remise en question, afin de pouvoir les employer dans la psychothérapie des enfants et des adolescents d'aujourd'hui.

Avec perspicacité elle s'est rendu compte à quel point le changement de la société concernait le bien-être ou le mal-être des enfants et des adolescents et elle a développé des concepts pour appréhender la souffrance, le désarroi et les dommages psychosomatiques de ces jeunes, pour mieux les comprendre et les soulager. Mais ces idées, ces concepts épistémophiliques qui étaient si stimulants pour moi, n'étaient jamais séparés de sa personne, ils étaient toujours liés à cet « être humain », « secourable », Florence Guignard.

De la même manière que les enfants malades reçoivent d'elle quelque chose d'humain, les collègues en formation (une formation qui ne finit jamais) reçoivent une précieuse partie de sa personne. Et là il se passe quelque chose d'étonnant : en « tissant » nos pensées, en cogitant en groupe sur un cas clinique, les « tâches aveugles », tout ce qu'on devrait éviter, les trucs bête, les réponses stupides, les échecs, les interprétations vides devenaient avec elle des trésors. Elle nous offrait des sources pour faire avancer la progression d'une idée ou d'un fantasme. Dans son « contenant » (Bion) nous trouvons le ressort et le courage de penser. Là nous étions loin des « fait pas ci, fait pas ça », loin des « il ne faut pas.... ». Et Sylvie Regnier nous rappelle Ferenczi qui dit : « Rien de plus nuisible en analyse qu'une attitude de maître d'école.... ». Tout cela c'était pour moi une formation nouvelle, une éducation qui se passait tout autrement que ce que j'avais connu jusqu'alors.

Et tout à coup il m'est revenu à l'esprit un entretien télévisé déjà ancien : Quand la célèbre chorégraphe allemande, Pina Bausch a monté à l'Opéra de Paris sa version du « Sacre du printemps » de Stravinsky, elle a choisi pour le premier rôle une jeune danseuse qui n'était pas encore danseuse étoile. Ce ballet est dansé pieds nus sur une épaisse couche de terre fraîche qui recouvre toute la scène et qui évoque en moi les « franges de notre animalité » (F. Guignard). Un jour pendant le travail, la jeune danseuse, c'était Aurélie Dupont, a demandé à Pina Bausch, « mais pourquoi est-ce que vous m'avez choisie ? » Et la chorégraphe a répondu : « c'est pour tes failles que je t'ai choisie, tes faiblesses, ta fragilité. »

Et j'ai pensé au travail avec Florence Guignard. Il faut rechercher la richesse dans ses propres failles, dans ses propres ruptures aussi bien que dans les failles et les lacunes du patient. Il faut voir le développement potentiel dans des moments de stagnation, dans l'imprévu. Cette attitude ouvrait à la compréhension du cas clinique et en même temps préservait le respect pour une collègue qui s'exposait en présentant son travail. Et je cite cette belle remarque de Florence Guignard : « . . . la technique analytique devrait toujours se mettre au service du vivant et de l'éphémère dans le champs analytique. Sans ce vivant qui palpite . . . il y a déperdition de sens ». Le mot « palpite », le « vivant qui palpite » me plaît énormément.

Vous allez me dire : « Mais si vous comparez l'impact de la personnalité de Florence Guignard avec celle de Moïse, vous vous comparez vous-même, dans votre fantasme mégalomane, avec le peuple choisi ? Et je répondrais, oui, c'est un peu comme ça ; je me suis sentie « choisie ». Mais ne pourrait-on pas prétendre que chaque patient, chaque élève a besoin d'être « choisi » pour son « caractère unique », pour « seine Einmaligkeit », afin qu'il puisse s'identifier avec son psychothérapeute ? Pour moi l'impression d'être choisie s'est renforcée quand elle a accepté mon invitation à Berlin pour une conférence et une journée clinique à l'Institut de psychothérapie d'enfants et d'adolescents Esther Bick.

J'étais très émue quand j'ai lu son autobiographie écrite avec Sylvie Regnier et pour un moment le temps et les lieux se sont superposés, confondus et j'ai imaginé entendre la Gradiva dire : « J'ai comme l'impression qu'une fois déjà nous avons mangé notre pain ensemble, il y a deux mille ans. Tu ne te rappelles pas ? ». (Jensen 1903). Nous nous connaissions depuis toujours ? Il y a eu réellement un temps où nous avons vécu toutes les deux dans la même ville, Genève, sans nous connaître, sans nous rencontrer ; c'était vers 1958.

Même si ces expériences me concernent personnellement, je voudrais souligner que mes propos ne peuvent en aucun cas être détachés, du psychanalyste formateur, de la psychanalyste formatrice, qu'il s'agisse de Florence Guignard ou d'une autre personne « secourable ». Quelqu'un qui transmet son savoir scientifique et clinique pour que nous, ses élèves (de tous âges !), puissions devenir des psychothérapeutes d'enfants, d'adolescents et d'adultes responsables.

Ce qui importe dans la formation du psychothérapeute c'est qu'existe la « liberté de penser », qu'existe le droit de penser même la chose la plus effroyable ou la plus défendue par la mentalité de groupe. Il faudrait mettre l'intuition du psychothérapeute en première ligne en même temps que sa responsabilité. Il a le droit de s'égarer, de commettre des fautes, de ne plus rien savoir. De ces impasses cruciales naît le désespoir mais aussi la créativité. Pour cela il faut un « éducateur » qui a vécu la même chose et qui aide le candidat en formation à apprécier ce qu'il porte en lui-même puis à le développer.

Je pense que se nourrir des idées de nos « ascendants », de leur savoir, de leur humanité et relier cette nourriture avec notre propre moi, serait le chemin qui permettrait de devenir un petit peu « moins mauvais », pour faire ce « bad job » comme dit Bion.

Enfin je voudrais insister sur mon désir que mes propos ne sois pas seulement pris comme une idéalisation d'une personnalité scientifique, d'une éducatrice dans le bon sens du terme, d'une femme qui me tient à cœur (même si cette idéalisation est également vraie) mais que je voudrais aussi vous montrer à partir de mes propres expériences que la transmission de la psychanalyse n'est possible que par « l'autre secourable », le « Nebenmensch ». Autrement tout cela pourrait être fait par un robot.

Teresia Rühl-Obermayer
ruhl-obermayer@t-online.de

Les 30 ans de la SEPEA, 20-22 septembre 2024
Table ronde - Dialogue avec Florence Guignard

Teresa Flores

Noyau Portugais de Psychanalyse (NPP)

C'est un honneur d'avoir été invitée à ce panel pour le 30ème anniversaire de la SEPEA et en hommage à Florence Guignard. J'ai connu Florence en 1990 à Lisbonne. J'ai été immédiatement entraînée par la créativité, la richesse scientifique et l'énergie de Florence qui continuent encore aujourd'hui à influencer mon engagement et mon expérience psychanalytiques.

Au début de ma formation, dans une société avec une pluralité théorique, avec plusieurs influences et modèles théoriques - Freud, Klein, Winnicott, Bion, Ferro – mon superviseur, Pedro Luzes (kleinien), m'a lancé un autre défi, celui de participer au séminaire de psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent, de ma société de l'époque, (Société Portugaise de Psychanalyse). C'est là que j'ai rencontré Florence Guignard et Annie Anzieu qui, avec d'autres psychanalystes français, italien et anglais - Jean Begoin, Bianca Lechevalier, Antonino Ferro, Didier Houzel, Dominique Arnoux et Donald Metzler- nous ont mis en contact avec la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent. Ce partage nous a permis d'acquérir une expérience extrêmement riche et une compréhension encore plus profonde de la vie et de la réalité psychique chez les enfants, les adolescents et les adultes. La pluralité de ces perspectives théoriques qui privilégient les premiers moments du développement, comme les théories Kleiniennes ou Winnicotiennes peuvent, dans ce cas, être attirantes et créer une certaine sensibilisation et influence dans la formation des analystes en psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent.

L'expérience avec les enfants et les adolescents nous fait connaître une réalité différente, une nouvelle façon d'écouter et de communiquer soit avec les enfants soit avec les adultes. Par l'expérience de la psychothérapie et de la psychanalyse d'enfants, où la communication passe par une spécificité dans les langues expressives, le dessin, le jeu, on se rend compte qu'il existe un continuum dans la manière d'écouter et d'interagir avec les patients adultes. La psychanalyse des enfants m'a permis de mieux comprendre pas seulement les enfants mais aussi les états plus primitifs chez des patients adultes et "l'infantile" chez l'adulte (Guignard, F. "Au vif de l'infantile" 1997). On considère souvent que la difficulté d'accepter la formation en psychanalyse d'enfants et d'adolescents est due à une certaine résistance de la part des analystes en formation à être en contact avec "l'infantile" soit chez les patients, soit avec "l'infantile" en eux-mêmes.

L'environnement, étant une partie prenante dans le développement de l'enfant, rend indispensable l'établissement d'une alliance avec les parents ou les substituts parentaux, ce qui s'établit par un travail continu et délicat de façon à comprendre leurs angoisses sans les blesser narcissiquement.

Cependant, la tendance sociale et médicale actuelle à attribuer le malaise à des problèmes concrets et à chercher des solutions rapides, souvent par des interventions physiques, est un énorme défi car elle dévalorise la réalité et les conflits psychiques pour ne pas risquer de soulever le voile du déni ou de faire émerger des conflits qui pourraient perturber la toute-puissance. Le concret et l'action remplacent la subjectivité, le rêve, l'intériorité et l'intimité. On peut se demander alors quel est l'avenir de la psychanalyse et comment faire en sorte que la psychanalyse reste psychanalytique. Pour qu'il y ait psychanalyse, il faut un analyste avec son identité analytique, un patient, un cadre et surtout considérer la dimension inconsciente. Sans cela, il n'y a pas de psychanalyse. (Ferro, A. "The Analyst Guide to the Galaxy").

La psychanalyse est avant tout un travail de recherche permanente. Pour comprendre véritablement la souffrance du patient, il faut l'écouter sans nous cacher/protéger dans les refuges de nos cadres théoriques orthodoxes.

“Ce n'est pas seulement la technique que l'on enseigne, il y a bien d'autres choses qui entrent en ligne de compte, et si l'on peut vraiment aider l'analyste à trouver son chemin vers les sentiments du patient...alors nous lui avons beaucoup appris” (Klein M “Lectures on Technique” p101, Ed Routledge).

Carine BOUCHÉ MARGOT

Lorsque le bureau de la SEPEA m'a proposé d'intervenir lors de ce week-end de 30^{ème} anniversaire de la SEPEA, j'ai été très honorée de pouvoir être présente avec vous à cette table ronde.

Je suis actuellement psychologue, psychothérapeute à mi-temps en exercice libéral à Magny-en-Vexin (95) et employée comme psychologue consultante et psychothérapeute à mi-temps au Centre Médico-psycho-pédagogique de Beauvais, plus précisément sur l'Antenne de Chaumont-en-Vexin (60), géré par les PEP Grand Oise.

La thématique du week-end, « Devenir psychothérapeute d'enfants aujourd'hui » m'a poussé à retracer mon propre cheminement et à m'interroger sur ma propre légitimité à me définir comme psychothérapeute d'enfants.

À l'origine, j'ai eu envie d'être psychothérapeute d'enfants grâce aux documentaires « *Le bébé est une personne* »², imprégnés des travaux de Thomas Berry Brazelton, mais également d'émissions parlant du parcours de vie, de la pratique théorico-clinique de Françoise Dolto auprès des enfants.

C'est ainsi que je me suis orientée vers des études de psychologie. En Master 2, j'ai réalisé un stage à l'École expérimentale de Bonneuil-sur-Marne, hôpital de jour fondée par Maud Mannoni.

Dans ce « lieu pour vivre »³, de psychothérapie institutionnelle, le symptôme est pris comme une parole singulière du sujet. J'ai rencontré véritablement la psychose infantile, les états et éprouvés autistiques. Je me suis souvent sentie comme un phare dans la tempête, tentant d'accompagner, contenir, élaborer le négatif, la destructivité de ces enfants au sein de groupes à médiations ou de temps à « musarder »⁴, errer, marcher avec eux dans l'institution mais aussi au dehors, en camp d'été. Pour comprendre mes vécus sensoriels, mes propres mouvements contre-transférentiels, j'ai pris appui sur les écrits de Geneviève Haag, René Roussillon, Piera Aulagnier, Mélanie Klein, ainsi que Donald Woods Winnicott, Sandor Ferenczi, Jacques Lacan... pour n'en citer que quelques-uns.

Mais aujourd'hui, dans un contexte politique qui favorise les causalités courtes avec traitements brefs, sous préconisations de la Haute Autorité de Santé, concernant les bonnes pratiques de suivi notamment auprès des patients psychotiques, confondus avec les patients autistes, souvent dans des équipes sans médecin, comment garantir des projets de soins globaux, respectueux de la temporalité des patients et leurs familles ?

J'ai la chance de travailler avec un médecin, responsable d'équipe, qui soutient, encourage une pensée psychanalytique en réunion de synthèse, et la pratique de psychothérapies analytiques auprès des patients, ainsi que la création de groupe à médiations, notamment un

² « *Le bébé est une personne* », réalisé par Bernard Martino, 1984

³ MANNONI Maud, *Un lieu pour vivre*, Paris, Le Seuil, 1976

⁴ TOURLET Evelyne, « Musarder », in *L'autisme et la psychose à travers les âges de la vie*, sous la direction de P. DELION, Ramonville-Sainte-Agne, Erès, 2000, p.129-131 E. Tourlet définit ce verbe par un « état d'être où rien n'est fixé, ni figé, où les sens, les perceptions sont en éveil, les pensées coulent, sans attente, ni programme. Un temps où rien ne se passe, mais où tout se prépare »

groupe de psychodrame que je mène depuis un an. Malgré cela, je peine à faire reconnaître la nécessité d'une supervision comme faisant partie intégrante du dispositif de soin groupal, servant à penser suffisamment la dynamique de ce groupe.

Pour moi, travailler en CMPP, dans une équipe pluridisciplinaire, c'est continuer à avoir une vision globale du sujet, de l'enfant et sa famille, et prendre le temps de discuter les projets de soins à plusieurs.

« Devenir psychothérapeute d'enfants aujourd'hui » ne serait-il pas justement défendre la place de sujet de l'enfant sans le ranger dans des cases, des cotations, classifications qui le chosifie ?

Laisser le temps à l'enfant de grandir, de faire des expériences sans le bombarder de stimulations, sans le désigner comme handicapé ou malade précocement parce qu'il n'arrive pas à rester assis sur une chaise, à lire, à tenir son stylo, lacer ses chaussures ... Cela reste encore un défi à relever dans notre société de l'immédiateté, qui impose une normalité à œillères et stigmatise des enfants en plein développement.

Moi-même, je me suis rendu compte, lorsque je suis arrivée en poste de psychologue clinicienne et psychothérapeute au CMPP de Beauvais, que j'avais avalé tout rond les théories et modèles psychanalytiques, afin de répondre aux exigences universitaires, ce qui rendait mes outils peu utilisables !

C'est grâce au travail d'analyse que j'ai revisité les textes fondamentaux à petites doses et entendu parler de Florence Guignard et d'Antonino Ferro, pour la première fois. L'analyse est la Formation la plus intense, révolutionnaire, voire vitale dans l'exercice de mon métier et princeps à la mise en place d'une posture de psychothérapeute.

« Devenir psychothérapeute d'enfants » n'est-ce pas accepter de se laisser non seulement traverser par les différentes théories psychanalytiques, sociologiques, anthropologiques, développementales... lues, entendues au cours de notre parcours de vie, mais également consentir à être modelé, bousculé, utilisé dans et par la rencontre, la relation avec notre propre analyste, les patients, les collègues ?

La question de se former pose celle du temps nécessaire de réflexion que chaque praticien doit aménager, voire défendre dans certaines institutions dans lesquelles nous n'avons pas le temps ni d'écrire, ni de ranger, d'un patient à l'autre. C'est cette temporalité ramassée qui m'a conduite à l'exercice en libéral, puis a trouvé une première supervision de groupe au Centre Alfred Binet, à l'Association de Santé Mental du 13^{ème} arrondissement de Paris.

J'avais participé auparavant à l'ASM13, à la formation « Adolescence en souffrance », marquante pour moi, par ses trois sessions de deux jours par mois, qui permettait d'intégrer, de questionner d'une session à l'autre les apports théoriques au regard de ma pratique, à la lisière d'une supervision groupale. J'ai également assisté en visioconférence au séminaire « Psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent », de présentation de cas cliniques, pendant un an. Malheureusement, cette proposition à distance n'a pas duré, après le confinement.

C'est ainsi que j'ai sollicité la SEPEA, je souhaitais trouver un nouveau lieu de supervision et de formation continue pour m'aider à faire des liens entre les modèles, les théories psychanalytiques antérieurs mais aussi contemporaines et ma pratique clinique.

Grâce au confinement et son format en visio-conférence, j'ai bénéficié d'une mise en lien prudente, qui m'a protégé, rassuré, dans un premier temps. J'ai été agréablement surprise de l'accueil, l'ouverture, la liberté, la bienveillance, la fluidité des échanges tant entre les psychanalystes organisateurs des journées, samedis, des week-ends, que des participants entre eux.

À la suite du confinement, plusieurs Associations psychanalytiques sont restés sur un format en visio-conférences, comme la SPP, ou en format mixte comme la SEPEA et l'Association ETAP (Étude et Traitement Analytique par le Psychodrame), ce qui me permet depuis trois ans de continuer à me former plus aisément qu'auparavant.

Pour conclure, en ses journées européennes du patrimoine, « Devenir psychothérapeute d'enfant, aujourd'hui, » c'est être riche d'une multitude de grands-parents symboliques : des psychanalystes, psychologues, sociologues, anthropologues... qui ont créé des modèles de pensée que nous prolongeons, réinventons chacun, chacune à notre façon dans la rencontre avec nos patients.

Merci de votre attention.

Carine BOUCHÉ MARGOT

HOMMAGE À FLORENCE GUIGNARD

Luis Rodriguez De La Sierra

Il y a déjà quelques années j'observais avec tristesse et désespoir le déclin progressif de l'analyse de l'enfant et de l'adolescent dans notre Société. Un sujet qui fut le centre de notre vie scientifique, le centre des fameuses controverses entre Mélanie Klein et Anna Freud, qui furent, au fond, une source inépuisable de sagesse analytique, la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent, était en train de disparaître. Mais un jour, à Londres et tout d'un coup, un week-end de l'année 2000, j'ai rencontré Florence Guignard lors d'une réunion franco-britannique organisée par sa grande amie Anne-Marie Sandler au Centre Anna Freud où je travaillais à l'époque. Une connexion s'est immédiatement établie. Peu de temps après, Florence m'invita à présenter un texte à la SEPEA dans un atelier l'après-midi du samedi 24 mars 2001 : *Comment se fait-il que ta maison ne s'écroule jamais ?*

Le reste, comme on dit, appartient à l'histoire ! Sa personnalité chaleureuse, son côté humain, la clarté de sa pensée, son érudition, sa connaissance de la langue analytique, la sienne et celles des autres, son sourire radieux, gai et contagieux m'ont captivé tout de suite. Quand j'ai discuté ici un de ses livres elle a même pu m'expliquer des idées kleinienne qu'on connaît mal à Londres, telles que le rôle du jeu dans l'analyse des enfants, pas comme étant identique aux associations des adultes mais comme une façon de Mme Klein d'établir une analogie à l'égard des associations de nos patients adultes.

Quand j'ai discuté ici, de nouveau, un de ses autres livres et pendant l'échange d'idées sur ce qu'elle a toujours appelé la projection identificatoire, j'ai tracé le parallèle entre l'altruisme, mécanisme de défense isolé et décrit par Anna Freud dans son livre « Le moi et les mécanismes de défense » (1936), inspiré par la relation entre Cyrano de Bergerac et Christian (« L'analyse de défense », 1985), et le personnage que Julien Green appelle Fabien Especel dans son livre « Si j'étais vous » (1947) et que Melanie Klein analyse dans son article « À propos de l'identification » (1955) presque comme s'il s'agissait d'un patient. Je cite cet échange pour montrer un côté de Florence dont je viens de parler au commencement de ma présentation, la plasticité de sa pensée analytique, la facilité de voyager du pays freudien au monde kleinien, rare qualité qui la rend spéciale dans la communauté analytique où elle règne avec des gens comme Herbert Rosenfeld, Ignes Sodr  et Horacio Etchegoyen.

Comme notre amitié, notre collaboration a été longue et constante ici en France, en Argentine où j'ai participé à une table ronde sur l'intimité avec Florence et notre chère Marta Badoni dont nous célébrons la mémoire ce week-end aussi à cause de leurs liens professionnels et d'amitié. La salle était pleine du monde et beaucoup étaient assis par terre. Nous avons aussi travaillé ensemble à Lisbonne, en Italie et surtout à Londres où elle a participé plusieurs fois aux séminaires pour nos candidats. En janvier cette année elle a eu un grand succès et la seule entre tous mes collaborateurs à être applaudie longuement avec enthousiasme par les candidats !

Nous avons toujours partagé un grand intérêt à l'analyse des adolescents et à de nombreuses occasions elle m'a conseillé, aidé, corrigé et enseigné quand j'ai discuté avec elle de beaucoup de mes jeunes patients, entre eux le dernier que j'ai présenté ici dans une réunion dédiée à Anne-Marie Sandler : Didier dont vous connaissez l'histoire.

Dans une de ses dernières conférences et en parlant de nos patients adolescents elle nous dit ces mots que je partage avec elle cent pour cent : Nous devons également accepter un autre

paramètre plus douloureux du traitement : nous devons reconnaître notre culpabilité commune pour l'état du monde que nous donnons à nos patients adolescents – un premier pas pour les aider à accepter le monde tel qu'il est, et eux-mêmes tels qu'ils sont. C'est particulièrement important en raison des faux espoirs que des praticiens sans scrupules leur laissent croire, par exemple que s'ils « changeaient » de genre ou de sexe, ils trouveraient le bonheur et la sérénité. Parce que nous avons eu le privilège d'accomplir de longues années de traitement psychanalytique personnel plusieurs fois par semaine, nous savons à quel point l'équilibre délicat de tout sentiment identitaire est facilement perturbé, et parce que nous avons entraîné notre projection identificatoire à devenir une capacité constante de rêverie, nous sommes capables de ressentir de la détresse sous la violence, du désespoir sous des défenses maniaques et de la confiance sous l'arrogance.

Voici quelques-unes des raisons pour lesquelles je suis convaincue que nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour garder le contact avec nos patients adolescents, sans relâche, même lorsqu'ils veulent échapper au dialogue avec nous. Toute autre prétendue règle du cadre s'apparente à un déni de réalité : le monde a changé plus rapidement et plus profondément qu'au cours des cinq, dix ou vingt derniers siècles, peut-être plus – c'est le travail des historiens d'être plus précis. Le mien est de reconnaître la réalité et d'essayer de continuer à faire mon travail impossible : être analyste. Je suppose que vous êtes dans la même situation...

Oui Florence, nous le sommes tous, une situation à laquelle il nous faut faire face avec une grande patience et, pourquoi le nier, avec de l'amour à l'égard de nos jeunes patients respectant la réalité que l'adolescence est une période de transition, de doutes, de changements. Ma très chère Florence, tu n'as jamais été si proche des concepts Anna freudiens sur l'adolescence tels qu'elle en parle dans son article L'adolescence comme un trouble du développement que par ces mots avec lesquels tu finis ton très beau texte, conçu, je crois, comme ta contribution à la conférence en ligne de la FEP le 20 novembre 2021 dont le titre est L'identité de l'analyste mise à l'épreuve par la réalité des adolescents d'aujourd'hui. Catastrophe climatique, solitude et confinement, transformations du sexe et du genre, réseau social et culturel. Je t'invite, s'il te plaît, à nous en parler d'avantage.

Dans le très beau film de Carol Reed, "Le troisième homme", Harry Lime, le personnage incarné par Orson Welles, dit ces mots immortels et inoubliables : En Italie pendant 30 ans, sous les Borgia, ils ont connu la guerre, la terreur, le meurtre et l'effusion de sang, mais ils ont produit Michelangelo, Léonardo da Vinci et la Renaissance. En Suisse, ils ont eu l'amour fraternel et 500 ans de démocratie et de paix, et qu'est-ce que cela a produit ? L'horloge à coucou ! Mais pour paraphraser Cyrano, je dirais comme lui dans la tirade du nez quand il répond à la provocation du Vicomte de Valvert : "Ah! Non! C'est un peu court jeune homme" On pouvait dire...Oh ! Dieu !...Bien des choses en somme...par exemple, tenez... » et alors j'ajouterais avec enthousiasme : « Ils ont aussi produit Florence Guignard et, grâce à elle et à Annie Anzieu, la SEPEA aussi ! Donc, vive la Suisse ! »

Symbolisation et géographie des identifications :
Des voies infernales aux voies royales du jeu et du rêve

Hélène Suarez Labat

Fêter les 30 ans de la SEPEA créée par Florence Guignard et Annie Anzieu nous conduit à penser ce qui animait la créativité des veilles dans la nuit. En effet, deux grandes dames de la psychanalyse ont transmis à notre communauté de psychanalystes d'enfants et d'adolescents l'investissement de l'amour du vivant. Elles ont élaboré le cadre et les spécificités du transfert de l'enfant et de l'adolescent vers le psychanalyste qui reçoit les liaisons ou les déliaisons qu'il faudra mettre en forme le moment venu. Dans cette perspective l'approfondissement du travail du négatif en mouvement demeure dans l'œuvre de Florence Guignard d'une modernité saisissante, il offre un dialogue autour de la différenciation du précoce et du profond, des transferts singuliers des enfants, des adolescents mais aussi des liens transférentiels avec les parents tout aussi singuliers.

Avant d'aborder quelques points de discussion sur devenir thérapeute d'enfants, je voudrais témoigner et transmettre comme ancienne élève de L'Institut de Psychanalyse de la Spp, supervisée par Florence Guignard dans le cadre du cursus mais aussi en tant que psychanalyste d'enfant à l'Institut Claparède où j'ai bénéficié de son enseignement, combien j'ai appris auprès d'elle. Sa liberté de penser la vérité tapie au fond de soi m'a permis d'accéder à l'élaboration de la vérité du transfert et à la vérité du contre-transfert dont il faut interroger sans cesse en séance avec l'enfant la nature des projections, les décomposer constamment pour trier, ce qui revient à l'infantile de l'enfant, de l'analyste et à celui des parents. (Guignard, 2020, p.129).

Chère Florence, ce qui nous réunit aujourd'hui, au cœur du foisonnement de tes travaux porte sur tes élaborations progressives du *vif de l'Infantile*, qualifié en 1996 à partir de deux postulats :

- Lieu d'impact et de communication avec un autre être humain.
- En raison de la force pulsionnelle peu liée qui se dégage de l'Infantile, son point d'impact sur un autre psychisme engendre une excitation au niveau de l'Infantile de ce dernier.

Penser, Jouer, élaborer avec ces deux postulats est essentiel lorsque l'on se destine à devenir Psychanalyste d'enfants et ce tout au long de son exercice.

L'attention dévolue à la clinique au vif de l'Infantile a évolué tout au long de ton œuvre, en 2015, F. Guignard présente *l'Infantile* « comme un creuset des fantasmes originaires et des expériences sensori-motrices mémorisables sous forme de traces mnésiques, l'Infantile est le lieu psychique des émergences pulsionnelles premières et irreprésentables », (Guignard, 2015, p.208).

Ma première question porte sur ce mode d'assemblage des sensations, de l'affect et des processus de pensée dont l'analyste va devenir le traducteur et le messager. C'est en analysant les qualités et les quantités des projections de l'infantile du patient projeté en lui qu'il va incarner le cadre de réception de ces projections, comme tu le soulignes « L'Infantile propose un cadre pour la découverte et l'analyse des mouvements de son propre contre-transfert », (Guignard, 2015, p.221).

Ma Question : L'Infantile serait-il un *invariant* de notre méthode dont la circulation intrapsychique et intersubjective est constamment à interroger. Est-ce que l'on pourrait considérer cet *invariant* comme une boussole dans la navigation interne, un élément porté par le travail du transfert et celui du contre-transfert de l'analyste aux aguets de l'impact de l'excitation non liée, de la circulation du négatif, de l'ambivalence ceci à tous les âges de la vie ? Je dirais pour ma part que ton enseignement a inscrit avec force dans mon investissement de la méthode psychanalytique un invariant qui induit un travail de décomposition de *l'Infantile* en séance et ses différents après-coups. Ces différentes strates d'identifications primaires et

secondaires dévoilent des traces d'impressions devenues empreintes gravées dans mon contre-transfert avec l'enfant, et l'adolescent. C'est ce mode de pensée que j'essaie également de transmettre aux étudiants et aux analystes en formation.

Pour illustrer les traces de l'infantile, je propose d'étudier trois textes de F. Guignard que je vous invite à penser, à revisiter, à mettre en dialogue autour de trois voies de réflexions, mais aussi de recherches qui m'ont guidé dans mon travail d'analyste depuis plusieurs décennies.

1989- Symbolisation et géographie des identifications.

1996-2002- En séance : Les taches aveugles et les interprétations bouchons.

2002-Intrication pulsionnelle et fonctions du sadisme primaire.

1989-Symbolisation et géographie des identifications

Ce premier texte offre un travail de réflexion novateur concernant les liens entre processus identificatoires et les processus de symbolisations. C'est un article ressourçant vers lequel je reviens régulièrement, un article de chevet au service de l'amour du vivant. F. Guignard a introduit à partir de sa clinique du transfert, des similitudes entre l'activité de symbolisation, source de créativité et « *la nature et la qualité des identifications observables dans le hic et nunc du transfert* » (Bégoïn-Guignard, 1989, p. 1681). Elle a proposé d'analyser les liens qui permettent de donner sens aux relations d'objets et de penser les modes de ressourcement du noyau du Moi. Vaste entreprise qui demeure d'une grande modernité car il s'agit de donner de nouveaux sens à l'investissement des espaces psychiques, une réactualisation qui demeure toujours des voies de recherches plurielles. Il s'agit d'une réactualisation du *concept d'espace psychique* que tu as proposé de requalifier de *projection identificatoire*, à partir des processus de projection et d'introjection et de l'investissement du maternel et du féminin primaire. C'est une traduction plus ajustée du mouvement identificatoire, « concept dynamique qui implique un certain degré d'interaction entre soi et l'autre, résultante de la projection et de l'identification », (Guignard, 2024, p.96).

Penser la géographie des voies identificatoires éclaire le chemin emprunté par l'expression motrice de l'affect dans la nuit de l'autisme. Les travaux de F. Guignard ont constitué un apport majeur dans la mise en sens de l'affect véhiculé par le transfert bien souvent énigmatique de l'enfant autiste et l'analyse de l'énigmatique des liens entre sensations et affects dans le contre-transfert. Alors, serait-ce apprendre de la relation d'incertitude comme tu le préconisais en 1989 puis en 1990 dans l'ouvrage *Devenir adulte ?* puis repris *Au vif de l'infantile aujourd'hui* en 2020 où tu soutiens que cette relation d'incertitude est celle qui attend l'adolescent dans la relation de couple adulte. Dans cette transition cette relation d'incertitude peut devenir une menace et précipiter vers une régression plus ou moins prononcée, voire une désorganisation face à ces identifications source de douleur. Oscar Wilde avait en son temps considéré « l'incertitude comme l'essence de l'aventure amoureuse, (Wilde, 1904).

1996-2002 Apories de la transformation dans l'activité psychique du psychanalyste en exercice : taches aveugles et interprétations-bouchons.

Tu nous as appris comment reconnaître et apprendre des taches aveugles de l'analyste qui ne peuvent être découvertes que dans l'après-coup de la séance, cela mérite une longue discussion que nous ne pourrions aborder aujourd'hui ; néanmoins, je tenais à mentionner qu'il est essentiel de continuer à dialoguer autour de ce mouvement rencontré dans le contre-transfert de l'analyste d'adulte à la lumière du transfert de l'enfant en analyse (Guignard, 2020, p.115-129). Concernant les interprétations-bouchons, elles sont l'expression des taches aveugles dont souvent lorsque l'analyste les propose à l'enfant ou à l'adolescent apparaissent comme « Des interprétations qui n'ont pas de liens vivant avec la situation analytique du moment », (Guignard, 2024, p.159).

2002-Intrication pulsionnelle et fonctions du sadisme primaire

Ma deuxième question porte sur ton travail d'approfondissement des méandres de l'activité du sadisme primaire et ses différentes déclinaisons dans la généalogie des pulsions. Ces voies infernales que tu as souvent décrites, nous pétrifient. Ces voies sont celles empruntées par le

sadisme primaire aux prises avec le surmoi cruel, voies dans lesquelles l'analyste doit supporter de séjourner pour saisir la nature des identifications à un objet omnipotent, pétri de haine, voire de soif de destructivité, Je me souviens lorsque tu me disais, « Là, Hélène, il faut y aller, il faut se projeter dans la sorcière affreuse », effectivement, il fallait se projeter dans les imagos mélancoliques devenues des statues au regard effacé, expressions des traces d'une encre noire qui surgissent en cherchant des lieux de souffrance pour ne pas supporter la déception de l'attente. Endosser les habits de la statue mélancolique comme Jean Starobinski (2012) ton compatriote l'a décliné selon plusieurs projections identificatoires permet dans la nuit du contre-transfert de trouver un fond teinté certes de sadisme mais qui pourra être reconnu comme tel pour ouvrir vers des voies nouvelles d'interprétations de ces voies infernales dans lesquelles patient et interprète peuvent se retrouver prisonniers. Les voies infernales sont aussi les voies du cannibalisme qu'il faut traverser pour accéder aux voies du deuil et de la position dépressive. Tu m'as souvent dit en rappelant les liens entre Abraham et Freud « Corragio Casimiro ! », entre masochisme et sadisme, il faut renverser le mouvement pour que le sadisme trouve des voies de transformation, pour qu'il puisse jouer son rôle d'articulation entre l'oralité et la génitalité et soit force d'intégration des formes et de leurs mouvements d'intrications au service de la vie.

Ma deuxième question serait « Parmi tes multiples rencontres analytiques avec tes maîtres et collègues quelles sont celles ou ceux qui t'ont éclairé dans la compréhension de ces voies infernales où la transformation paraît insurmontable dans les premiers temps de la rencontre avec l'enfant et ses parents ? Alors qu'est ce qui attend l'analyste dans le Devenir psychothérapeute d'enfant ?

Jouer, rêver, symboliser ?

Tu as toujours prêté attention dans tes transmissions à la qualité des relations de l'analyste avec l'enfant et ses parents, cette préoccupation a toujours été placée au premier plan, ne jamais perdre de vue les qualités d'intégration du sadisme organisateur et les mouvements désorganisateur de l'infantile de l'enfant, des parents et de l'analyste qui font le lit des taches aveugles. Assurément la psychanalyse est l'avenir de l'homme et de la femme comme tu le rapportais en 2020 « cela vaut la peine de s'asseoir par terre et de se mettre à 4 pattes pour jouer avec les enfants à des jeux dont nous mettrons parfois très longtemps à saisir la signification voire les messages de la symbolisation. (Guignard, 2020, p. 200). Bien entendu, avec l'adulte ces mouvements sont projetés autrement dans les liens transférentiels, les motifs sexuels s'expriment avec plus de complexité, plus de détours dans les mouvements œdipiens, de clivages anciens, entre refoulement, évitement ou surgissements explosifs des traumatismes cumulatifs. Toutefois, c'est en conservant ce fond d'attention contre-transférentiel centré sur les voies identificatoires entre douleur et satisfaction, que nous pouvons construire et proposer des voies de transformations. D'ailleurs, comme tu le soulignes, lorsque dans les traitements d'adultes, ces voies de transformations contre-transférentielles s'assèchent, voire sont perdues de vue, elles sont aux prises avec une érotisation du transfert qui masque un transfert négatif, (Guignard, 2024, p.160), des voies infernales déguisées qui s'infiltreront et entravent les processus de changements.

Pour finir provisoirement et continuer à penser ce que tu exprimais récemment, « *La pratique psychanalytique avec l'enfant et l'adolescent demeure le fer de lance des découvertes cliniques et théoriques en psychanalyse* » (Guignard, 2020), ce à quoi j'ajouterai pour l'amour du vivant, empreintes que vous nous avez transmises avec Annie Anzieu.

Bibliographie

- Bégoïn-Guignard F. (1984). Adolescence de la féminité. *Adolescence*, t. 2, n° 2, 1984.
- Bégoïn-Guignard F. (1988). A l'aube du maternel et du féminin. Essai sur deux concepts aussi évidents qu'inconcevables. *Rev. Fr Psychanal*, t. LI, n° 6.
- Bégoïn-Guignard F. (1988). Le rôle des identifications maternelles et féminines dans le devenir de la masculinité chez le garçon. *Adolescence*, 1988, t. 6, n° 1.

- Bégoïn-Guignard F. (1989). Symbolisation et géographie des identifications. *Rev Fr Psychanal*, 6/1989 : 1681-1693
- Bégoïn-Guignard F. (1990). Apprendre l'incertitude. Devenir adulte ? Paris, Puf : 123-151.
- Guignard F. (2015). *Quelle psychanalyse pour le XXI^e siècle ?* Paris, Ithaque.
- Guignard F. (2020). *Au vif de l'infantile, aujourd'hui*. Paris, Ithaque.
- Guignard F. (2024). *Rencontre avec Florence Guignard. A l'écoute du développement de la pensée humaine, entretien avec Sylvie Régnier*. Toulouse, Eres.
- Starobinski J. (2012). Le regard des statues. *L'encre de la mélancolie*. Paris, Ed du Seuil.
- Wilde O. (1904) *Aphorismes*. Paris, Mille et une nuits.

Devenir psychothérapeute d'enfant aujourd'hui...

Delphine Lodovici

Je souhaitais remercier le comité de la SEPEA de m'avoir convié à participer à cette table ronde et de pouvoir échanger avec Florence Guignard.

Comment ne pas répondre à cette question sans expliquer comment on en vient à s'intéresser à la vie psychique, en particulier à celle de l'enfant...s'intéresser à l'Enfance.... Me demandant ainsi, comment m'est venu la vocation pour l'enfant, le prendre soin de l'enfant...Je reprends le propos de B.Golse lorsqu'il évoque son choix de vocation en disant que « le temps de ce choix s'inscrit beaucoup plus tôt (que l'adolescence ou bien à l'âge adulte), mais davantage dans l'enfance, voire dans la prime enfance ». En effet, très tôt, je voulais être médecin pour les enfants, j'ai fait des études dans ce sens...jusqu'à mes premiers enseignements en sciences humaines : psychologie, anthropologie et histoire de la médecine. J'étais déjà sensible à une écoute autre que celle du somatique pur, en étant intriguée par ce qui ne se voyait pas et qui s'exprimait par le corps...

Cette sensibilité s'est confirmée et affirmée en assistant à mes premiers cours sur la psychanalyse, en particulier sur celle de l'enfant avec l'abord de la théorie de M.Klein et d'A.Freud. Ces premiers enseignements ont été pour moi, une évidence en me donnant des lectures compréhensives quant à la complexité de la vie psychique de l'enfant, et la considération de sa subjectivité.

Cette appréhension de la vie psychique de l'enfant s'est à nouveau confirmée durant mes stages, notamment auprès des bébés me sensibilisant à l'observation, me rendant davantage attentive à la prime enfance et à la vie psychique de l'infans. Cette expérience m'a permise d'être soucieuse à la question des liens précoces, sur la question de la rencontre du bébé et de ses parents, et à l'environnement familial. Où la parole de D.Winnicott prenait tout son sens, où un (qu'un) bébé ça n'existe pas (pas seul) montrant l'importance l'établissement et la dynamique des liens entre le bébé/l'enfant et sa famille.

Durant cette même année, j'ai assisté pour la première fois en janvier 2015, à la journée normande de la SEPEA. J'étais à l'époque en Master 1, l'écoute du travail d'accompagnement thérapeutique du psychothérapeute m'a émerveillé quant à la finesse d'analyse des complexités et des spécificités de la vie psychique de l'enfant. Le travail thérapeutique s'inscrivant, dans une continuité et une permanence, m'est apparu d'une grande richesse, tout en permettant d'avoir une approche du soin au plus juste du monde interne de l'enfant. J'ai poursuivi mes études en gardant cette approche nécessaire du soin de l'enfant jusqu'à aujourd'hui.

Mes expériences professionnelles auprès des enfants et des familles se sont faites dans le champ de la protection de l'enfance, très rapidement après avoir été diplômée. Notamment au sein d'une MECS (Maison d'Enfants à Caractère Social) auprès d'enfants/adolescents de 10 à 14 ans, les enfants étaient accueillis dans une maison de ville pour un effectif de 10-12 enfants. La pratique au sein de cette maison m'a amené à être dans une clinique du terrain, dans le corps à corps, le peau à peau et hors cadre thérapeutique habituel – en étant « dans

la vérité du transfert et du contre-transfert ». Cette expérience a été marquée par une rencontre, avec une jeune de 13 ans, Maé qui avait appris à jouer de la guitare et du piano grâce à sa sensibilité musicale. Après une rupture familiale, Maé me convoquait dans sa chambre – alors que je me refusais de me rendre dans les chambres habituellement – Maé, elle, m’y convoquait pour me dire, à travers sa musique pour me signifier sa détresse. Elle a mis en scène sa souffrance, en déchirant le papier de sa chambre, en taggant les murs de sa salle de bain, en refusant de laver ses vêtements pendant des semaines, en insultant, en bousculant les éducateurs, pour montrer par quel rage elle était traversée, aux prises avec le désarroi et l’impuissance. En retour, l’institution ne l’a pas entendu et perçue sa souffrance, répondant par des mesures répressives jusqu’à son expulsion. Ainsi, lui a-t-on laissé le temps de déposer et d’exprimer sa souffrance ? nous a-t-on laissé le temps de l’accueillir ? de la contenir ?

Cette rencontre et ses méandres m’ont amené à m’interroger sur les termes de « protection de l’enfance », qu’est-ce que nous protégeons ? Le temps de l’enfance est-il protégé ? Là, où très tôt, ces enfants ont été malmenés, où on ne leur a pas laissé le temps, leur demandant de grandir trop vite, au détriment de leur propre temporalité psychique. Ainsi prenons-nous le temps, d’écouter, d’observer, d’accueillir l’expression de la vie psychique des enfants et les manifestations de leur souffrance ?

La question de la temporalité psychique, m’a fait également penser à mon travail d’expert à la Cour d’Appel de Rouen, là aussi j’essaie de prendre le temps d’accueillir et d’écouter la souffrance, de recevoir des mots/maux ou des dessins d’enfants qu’ils viennent déposer dans l’espace-temps de l’expertise. Il m’arrive de les recevoir sur 2 ou 3 entretiens, me décalant du rythme effréné de la procédure judiciaire lourde, répétitive et intrusive. Cette tentative d’accordage à la temporalité psychique des enfants en expertise me permet de m’ajuster « au temps intérieur » de l’enfant et de respectant leur vie psychique. Ce positionnement m’amène à tenter d’apporter un éclairage, enfin j’ai cet espoir, et une lecture ? auprès des magistrats - qui prennent des décisions pour eux ensuite.

Face à ces expériences, comment prendre soin d’eux ? Comment puis-je m’inscrire dans une dynamique thérapeutique ?

Gardant en mémoire ma première journée à la SEPEA, j’ai décidé d’entreprendre ma formation en psychothérapie analytique en 2022. Cette décision s’inscrit également de façon consécutive au démarrage d’une petite activité en libéral. Cette pratique en libéral se caractérise par l’accompagnement thérapeutique d’enfants placés, à qui l’ASE (Aide Sociale à l’Enfance) prescrit « un espace » chez un psychologue en ville. Espace prescrit tous les 6 mois, renouvelables ou non, où nous sommes pris dans une temporalité contrainte et entravante.

Un petit espace psychique, dédié à l’expression unique de leur vie psychique, dans un espace-temps limité dans leur quotidien. Qu’en est-il de la prise en compte de la complexité, des particularités et de leur temporalité psychique ?

Je pense à Lola, âgée d’à peine 3 ans qu’on m’a orientée pour une prise en charge de 6 mois, qui a eu besoin de temps et que je m’adapte à son temps à elle. Il a fallu 9 mois pour que Lola accepte de me regarder et me dise ‘bonjour’. Malgré la contrainte prescriptive de l’ASE, j’ai pris le temps de l’accueillir faisant fi des contraintes externes.... Aujourd’hui, nous entamons sa 3e année de psychothérapie.

Parallèlement, j'ai intégré un dispositif au sein d'un CMPP, dispositif élaboré par l'hôpital et validé par l'ARS pour prendre en charge rapidement des enfants (au départ de 4 à 13 ans) pour des troubles dits « réactionnels » - prise en charge sur 6 RDV uniquement. Ce dispositif avait pour volonté de pallier la longue liste d'attente au sein des CMPP et de prendre en charge rapidement les enfants. Ces critères étaient bien loin de la réalité rencontrée au sein du CMPP...Ce dispositif s'est transformé au fur et à mesure des mois comme un dispositif dit « de 1^{ère} ligne », comme un temps d'observation et pré évaluation à la consultation médicale. Nous avons dû lutter avec ma collègue, pour ne pas s'engouffrer dans une logique de prise en charge à court terme, fondée sur le symptôme, trop réducteur et linéaire. Mais davantage accueillir et écouter la souffrance exprimée par l'enfant et sa famille, prendre le temps d'entendre l'intrication de leurs conflits psychiques. Cette première écoute a permis pour certains enfants (selon les problématiques) une amélioration et regain d'espoir. Nous tentons avec ma collègue d'apporter des hypothèses diagnostiques certes complexes, mais « nuancées ».

En résistant aux vagues contingentes du CMPP, nous prenons le temps, notre temps et le temps des enfants et leurs familles, en les accompagnant selon leur temporalité. Nous avons répété et défendu que le soin psychique s'inscrit dans une autre temporalité et dans un autre cadre thérapeutique. Néanmoins des difficultés demeurent, notamment concernant la question du transfert et du contre-transfert... (premier transfert sur l'institution et les professionnels qui les accueillent ?)

En écrivant ces quelques lignes, il m'est venu la réflexion autour du mot DEVENIR, m'amenant à ces réflexions :

Quel devenir pour le temps de l'enfance, est-il encore entendu et respecté ?

Quel devenir pour les institutions ? Quel devenir pour le soin psychique, qui est aujourd'hui attaqué ? Comment résister à ces attaques et continuer à garder une écoute analytique dans les espaces de soin pour enfant ? Comment continuer à prendre soin d'eux selon une écoute psychanalytique ?

Quel est notre devenir à nous ? Quel devenir afin pour qu'on entende la nécessité de nous former et qu'on nous laisse le temps de nous former ?

Delphine Lodovici

Table ronde Sepea du 22 09 2024